A Monsieur le professeur Anselmi
offert par l'auteur Casati

ROME ou FLORENCE

QUELLE DOIT ÊTRE LA CAPITALE DE L'ITALIE?

PAR

CASATI

Io parlo per ver dire.
(PETRARCA, Canz. *Italia mia.*)

E. D.

PARIS
E. DENTU, ÉDITEUR
13, GALERIE D'ORLÉANS (PALAIS-ROYAL)

1861

PRIX : 50 CENT.

PROVINCIA DI TORINO
BIBLIOTECA
Legato Anselmi
OA. - b -
699

PROVINCIA DI TORINO
BIBLIOTECA

ROME ou FLORENCE

QUELLE DOIT ÊTRE LA CAPITALE DE L'ITALIE?

Io parlo per ver dire.
(PETRARCA. *Canz. Italia mia.*)

La nation italienne se constitue[1], et tous les Italiens, même ceux que des sympathies personnelles rattachent aux pouvoirs tombés, doivent se réjouir de la grandeur de leur patrie; car tous doivent reconnaître aujourd'hui, l'expérience des siècles le leur a appris, que l'unité de l'Italie est la condition de son indépendance, parce qu'elle est la condition de sa force. L'Italie a besoin d'être unie pour pouvoir se défendre contre les étrangers dont ses divisions l'ont rendue la proie [2].

Le royaume italien se constituant, il lui faut une capitale. Quelle sera cette capitale? C'est là une question délicate dont on s'est déjà occupé dans la dernière session du parlement italien et que la chambre qui va se réunir aura à résoudre.

[1] La formation de ce nouvel État donne à la France un allié naturel qui lui est rattaché par tous ses intérêts, et dont elle ne peut rien avoir à craindre.

[2] En voyant sa belle patrie transformée en champ de bataille des nations étrangères, Pétrarque s'écriait, sous l'impression du même sentiment national et unitaire qui avait déjà animé Dante :

Che fan quì tante pellegrine spade?

BIBLIOTECA IMPERIALE

Cette question doit se débattre, comme toutes les questions politiques en Italie, en dehors des intérêts privés et en vue seulement de l'intérêt de tous. Soulevée déjà bien des fois, elle n'a jamais été tranchée. De loin on la considérait comme insoluble, de près on la résolvait par des considérations d'intérêts particuliers. Les Turinais déclaraient que la capitale de l'Italie devait être Turin, les Milanais optaient pour Milan, les Génois pour Gênes, les Siciliens pour Palerme, les Sardes pour Cagliari, la république de Saint-Marin a dû penser aussi que la ville de Saint-Marin figurerait très-bien comme capitale de la péninsule. Mais aujourd'hui l'esprit public a fait des progrès en Italie, les Italiens ont sacrifié leurs petites jalousies provinciales sur l'autel de la patrie pour se constituer unitairement, et je ne doute pas qu'ils ne fassent preuve de la même abnégation pour le choix d'une capitale.

Avant de chercher quelle ville doit être la capitale de l'Italie, pour déblayer le terrain, procédons par voie d'élimination et voyons d'abord quelles sont les villes qui ne peuvent pas être capitales.

On reconnaît, je crois, en général, que la première condition que doit remplir une capitale, c'est d'occuper une position relativement centrale, pour que les différents services de l'administration puissent rayonner facilement du centre aux différentes parties de l'empire. Une capitale est le cœur d'un État, c'est là que se concentre la vie d'une nation, c'est

de là que part toute sa force, c'est là qu'elle doit pouvoir venir se ranimer, comme le sang dans le corps humain vient se vivifier au cœur. Le cœur d'un homme pourrait-il se trouver au talon ou à l'occiput? De même le cœur d'une nation ne peut non plus se trouver à l'une des extrémités de son territoire sans que son existence soit gravement compromise. L'on voit bien, il est vrai, des capitales situées aux extrémités, mais cette situation peut s'expliquer par des raisons particulières: pour des États maritimes, par exemple, dont la puissance s'étend sur les mers, est plus grande au dehors qu'au dedans, la capitale doit se trouver placée au point où les relations extérieures sont le plus faciles. C'est ainsi qu'on peut expliquer la situation de Londres et celle de Copenhague, tout en reconnaissant cependant que cette situation n'est pas sans inconvénients pour l'administration intérieure. De même, lorsqu'un État s'agrandit peu à peu, il ne lui est pas toujours possible de changer sa capitale; il peut être forcé de conserver une capitale placée d'une manière incommode.

Mais lorsqu'un nouvel État se forme, comme l'Italie aujourd'hui, lorsqu'il est libre de choisir telle ou telle ville du centre ou des extrémités, ne doit-il pas choisir et choisir en connaissance de cause, au lieu d'accepter la capitale que le hasard peut lui donner?

La question est grave surtout pour l'Italie, qui a besoin d'animer d'un souffle unique tant de pro-

vinces diverses, de fondre toutes ces différences, d'unifier toutes ces divisions multiples.

Écartons donc du concours au rang de capitale toutes les villes que leur position condamne. Écartons Turin: on ne peut songer sérieusement à laisser la capitale définitive à Turin, pas plus qu'on ne peut songer à faire l'Italie piémontaise; on doit au contraire chercher à rendre le Piémont le plus italien possible [1]; écartons Milan, la ville parisienne; écartons Venise la belle, Gênes la superbe: ces villes ne sont pas plus capables de devenir la capitale de l'Italie que Palerme ou Naples, la ville de l'Italie dont la population est la plus considérable, mais dont la situation est trop méridionale [2].

Que reste-t-il alors?

Rome, que désigne la voix du plus grand nombre, et Florence. Comparons les avantages que présentent ces deux villes.

Bien des vœux appellent Rome au rang de capitale, c'est la ville qu'avaient choisie Gioberti et Balbo, mais tous deux, il est vrai, faisaient de l'Italie un État auquel ils donnaient le pape pour chef; or le sou-

[1] Et sur ce point l'on peut attendre du roi Victor-Emmanuel le même désintéressement dont il a déjà fait preuve en sacrifiant son pays natal à l'intérêt de l'Italie.

[2] Qu'on ne s'exagère pas les conséquences du choix d'une capitale. Qu'en résultera-t-il en définitive? Quelque chose de plus pour la ville préférée, mais rien de moins pour les autres villes, qui conserveront leur importance actuelle, en restant capitales de provinces.

verain doit résider dans la capitale, et le pape ne peut résider ailleurs qu'à Rome. La raison qui a pu déterminer Gioberti n'existant plus, car il ne s'agit pas aujourd'hui de mettre le pape à la tête du gouvernement italien, il ne faut donc pas s'y arrêter. Gioberti ajoutait, il est vrai, que Rome est le centre de l'Idéalité non-seulement de l'Italie, mais du monde : c'est au moins contestable; il déclarait de plus que Rome, comme la monade de Leibnitz, résumait l'univers. Lorsqu'il s'agit de Rome, toutes les imaginations enfantent des hyperboles, mais nous devons nous arrêter dans notre appréciation à des caractères plus précis. La capitale de l'Italie doit présenter des qualités plus positives.

Voyons donc quels sont les droits de Rome à devenir capitale. Les avocats de Rome sont nombreux; le premier, le plus pompeux, c'est Tite-Live [1], et il résume tous ceux qui l'ont suivi.

Tite-Live commence sur un ton modeste, mais il enfle bientôt sa voix et termine en déclarant : *ad incrementum urbis natum unice locum,* la situation est unique, il n'en existe pas de pareille.

Ce n'est pas sans quelque raison, dit-il avec un

[1] Voici le passage de Tite-Live, liv. V, chap. LIV : « Non sine causa Dii hominesque hunc urbi condendæ locum elegerunt : saluberrimos colles, flumen opportunum, quo ex mediterraneis locis fruges devehantur, quo maritimi commeatus accipiantur; mare vicinum ad commoditates, nec expositum nimia propinquitate ad pericula classium externarum; regionum Italiæ medium, ad incrementum urbis natum unice locum. »

air de fausse modestie, que les Dieux et les hommes ont choisi cet emplacement pour y fonder une ville ; et il énumère successivement les principaux avantages de cette situation : 1° *saluberrimos colles ;* — 2° *mare vicinum ad commoditates ;* — 3° *regionum Italiæ medium.*

De ces avantages qu'admirait Tite-Live, lequel subsiste encore aujourd'hui? Un climat très-salubre? — il n'est pas besoin de réfuter, car il n'est pas de ville en Italie où l'influence de la *malaria* soit plus funeste; 2° le voisinage de la mer? — la mer aujourd'hui n'est plus à Ostie, elle n'est qu'à Cività-Vecchia d'un côté et de l'autre à Ancône à une grande distance ; enfin, 3° est-ce le centre de l'Italie? — Rome serait au centre de l'Italie, si l'Italie s'arrêtait au duché de Parme et si elle ne comprenait ni la Lombardie, ni la Vénétie, ni le Piémont.

En supposant que l'admiration de Tite-Live pût se justifier autrefois, elle ne pourrait plus guère se justifier aujourd'hui ; ses assertions sont même devenues si inexactes que l'on pourrait prendre la contre-partie de sa thèse et dire : La situation de Rome est mauvaise pour une capitale, parce que Rome n'est pas assez centrale, parce que ses collines ne sont pas assez salubres, parce que la mer en est trop éloignée, et l'on arriverait à cette conclusion pessimiste de Gœthe[1] : « Aucun peuple de l'antiquité

[1] Gœthe, *Mém.*, I, p. 386 : « On construisit au hasard au pied de ces montagnes, entre les marais et les roseaux. Les sept col-

n'a plus mal choisi son séjour que les Romains. »

Rome n'est plus aujourd'hui qu'un grand nom et une grande ruine. Rome est un tombeau où sont entassés les restes et les souvenirs des âges passés, « à la hauteur de deux lances de landsknechts. » « Il est aisé à voir, comme disait Montaigne, que plusieurs rues sont à plus de trente pieds profond au-dessous de celles d'à cette heure [1]. »

Inclinons-nous devant la grandeur de Rome, inclinons-nous devant la grandeur de ses souvenirs, admirons dans Rome les traces éclatantes de deux civilisations, de la civilisation païenne et de la civilisation chrétienne, l'une inspirée par la république romaine, l'autre par l'Église catholique et par ses

lines de Rome ne sont pas des remparts élevés contre le pays situé derrière; ce sont des digues contre le Tibre et contre son ancien lit, devenu depuis le Champ de Mars.... Je prends la plus vive part au chagrin des femmes d'Albe, je m'unis de cœur à leurs cris de désespoir, lorsqu'elles virent détruire leur ville et qu'il fallut venir vivre au milieu des brouillards du Tibre. »

[1] Montaigne, *Voyage en Italie* : « Ceus qui disoient qu'on y voyoit au moins les ruines de Rome en disoient trop; car les ruines d'une si espouventable machine rapporteroient plus d'honneur et de révérence à sa mémoire : ce n'estoit rien que son sépulcre....

» Les bastimens de cette Rome bastarde qu'on aloit asteure attachant à ces masures, quoiqu'ils eussent de quoi ravir en admiration nos siècles présens, lui faisoient ressouvenir proprement des nids que les moineaus et les corneilles vont suspendant, en France, aus voûtes et parois des églises que les huguenots viennent d'y démolir.

» Il est souvent avenu qu'après avoir fouillé bien avant en terre, on ne venoit qu'à rencontrer la teste d'une fort haute colonne qui estoit encor en pieds au-dessous. »

pontifes. A côté des beaux débris des temples païens, admirons dans les magnifiques monuments de la renaissance, les chefs-d'œuvre de l'art moderne, mais ne cherchons pas à Rome les avantages topographiques, politiques, économiques que doit présenter la capitale de la jeune nation italienne.

Personne plus que moi n'admire Rome et sa grande mémoire, mais ce n'est pas au point de vue artistique qu'il faut la regarder, c'est au point de vue politique, et Rome ne remplit point les conditions suffisantes pour devenir la capitale d'une nation jeune, active et forte comme doit l'être l'Italie.

Cependant, telle est la magie de ce nom de Rome, ce nom représente tant de gloire dans le passé, qu'il éblouit tous les yeux, qu'il enivre tous les esprits, et la plupart des Italiens en sont venus à se persuader que l'Italie avait besoin de Rome pour capitale; un homme dont le désintéressement politique étonne ceux qui ne l'admirent pas, est même allé jusqu'à dire que « l'indépendance de l'Italie ne pouvait se proclamer que du haut du Capitole ».

La portée de cette déclaration doit se réduire à un effet oratoire, et il faut reconnaître que la possession de Rome, du Capitole lui-même, n'est point nécessaire, qu'elle est même contraire aux intérêts de l'Italie.

Voyons maintenant quels sont les droits de Florence?

Florence n'est point, comme Rome, une ville

épuisée par le passage de deux civilisations successives. Florence est plus jeune, c'est la nouvelle Rome, dont elle porte le nom mystérieux, Flora. C'est la mère de la civilisation moderne en Italie et même en Europe, car le mouvement des arts, des lettres et des sciences chez les différentes nations a pris sa source en Italie, et Florence, depuis le moyen âge, a été le foyer des idées en Italie. C'est elle qui a produit ces grands poëtes, ces grands savants, ces grands artistes qui ont donné l'élan aux lettres, aux sciences et aux arts. Dante, Galilée, Michel-Ange sont ses enfants.

La race des hommes, ainsi que le remarque Gioberti, y réunit en les tempérant les qualités excessives et contraires que l'on reconnaît et que l'on reproche aux habitants des deux extrémités opposées de l'Italie [1]. La race florentine n'a pas, il est vrai, ce caractère de grandeur sauvage de la race romaine, mais elle est bien plus civilisée. Les Florentins sont dignes de recevoir chez eux le siége du nouvel empire, ils l'ont montré par la sagesse avec laquelle ils ont accompli leur dernière révolution. Est-il un autre exemple d'une révolution accomplie sans le moindre trouble et qui fasse preuve d'une aussi grande maturité politique?

Mais cette question du caractère de la population

[1] Gioberti prétend que les Napolitains ont trop d'imagination et les Piémontais pas assez, que les uns sont trop impressionnables et les autres trop froids.

n'est qu'accessoire; examinons la question en elle-même et voyons si Florence remplit les conditions que doit remplir la capitale de l'Italie.

La capitale de l'Italie doit être belle, artistique, elle doit être digne enfin du pays des arts; elle doit se trouver d'un côté assez rapprochée de la France et de l'Autriche, du centre de l'Europe, pour ne pas rester en dehors de la vie des autres peuples, mais elle doit être en même temps protégée contre la France et l'Autriche par des remparts assez forts pour la garantir contre une invasion; elle doit enfin se trouver en communication facile avec la mer Méditerranée et la mer Adriatique, car l'Italie avec son immense étendue de côtes est destinée à devenir une grande puissance maritime.

Quelle est la ville de l'Italie qui pourrait remplir toutes ces conditions à l'égal de Florence?

Par ses monuments, par ses palais, par les chefs-d'œuvre des arts qu'elle renferme, par ses belles promenades, par ses environs, Florence est digne d'être la capitale de l'Italie. Mais remarquons surtout les avantages de sa situation géographique. — Florence est la ville la plus centrale de l'Italie: placée par la mer et par les chemins de fer à peu de distance de Milan, de Turin, de Gênes, de Venise, de Naples et même de Palerme, Florence forme comme le centre des diverses capitales des anciennes provinces italiennes, et peut avec une égale facilité, soit par terre, soit par mer, jeter une armée à

Milan, à Gênes, à Venise, et les couvrir contre des attaques.

Florence est assez rapprochée de la France et de l'Autriche pour ne pas rester étrangère à la vie du reste de l'Europe, et cependant elle est protégée contre une invasion de la part de la France, de l'Autriche surtout, par une triple barrière : elle a pour rempart à la fois les Alpes, le Pô et les Apennins. Du côté de la mer elle n'a rien à craindre, car elle est en communication facile avec les deux mers, sans cependant être exposée à un débarquement, comme si elle était placée sur les côtes. Du côté de la Méditerranée, grâce au voisinage de Livourne, l'un des plus beaux ports de l'Italie, dont le chemin de fer de Pise la met à très-peu de distance, elle se trouve presque une ville maritime ; et du côté de la mer Adriatique, un chemin de fer pourrait la mettre en relation directe et facile avec une des villes de la côte, soit Ravenne, soit Rimini dont le port n'est pas comblé entièrement. D'un bras Florence toucherait à la Méditerranée, et de l'autre à l'Adriatique.

Voilà des qualités positives que Rome ne saurait présenter. Rome n'a pour elle que la magie et la noblesse de son nom, et Napoléon, tout en cédant à ce prestige, déclarait qu'elle « ne réunissait pas toutes les qualités désirables que doit avoir la capitale de l'Italie [1] ».

[1] Voyez les remarquables études de Napoléon sur la géographie de l'Italie (*Mémoires*, t. III). Voyez aussi Michelet, *Histoire romaine*.

Les avantages de Rome sont imaginaires, ceux de Florence sont réels; les avantages de Rome sont passés, ceux de Florence sont actuels. Si l'on devait fonder en Italie un État nominal, c'est Rome qu'il faudrait prendre pour capitale, ce serait une capitale de parade; mais l'Italie n'a été assez longtemps une nation que de nom, elle doit devenir aujourd'hui une nation de fait, puissante au dedans, respectée au dehors; pour cela elle a besoin non pas d'une capitale morte, mais d'une capitale active, où la vie de la nation tout entière puisse affluer de toutes parts, pour refluer de là aux extrémités.

D'autres motifs encore doivent empêcher de choisir Rome pour capitale : j'ai raisonné en effet comme si Rome appartenait à l'Italie; Rome est bien une ville italienne, mais avant d'être à l'Italie elle est au pape, et elle doit rester au pape non-seulement dans l'intérêt de la religion catholique, mais dans l'intérêt de l'Italie elle-même.

Dans l'intérêt de la religion catholique, il est inutile de l'établir; tout le monde sent que l'Église catholique, qui est l'Église de tous les Italiens, presque sans exception (et il n'est pas de pays où la religion ait de plus profondes racines dans les cœurs), cette Église-mère ne peut être indépendante que si son chef suprême, le pape, reste indépendant lui-même de toute puissance temporelle. Le pontife serait menacé de voir disparaître son caractère suprême, l'Église de perdre sa grandeur, la religion sa pureté,

si le pape était réduit au rôle de sujet d'une puissance étrangère.

Pour que son indépendance fût intacte, il serait même à désirer que le pontife pût maintenir son autorité de lui-même, ou du moins par l'aide combinée de toutes les puissances catholiques, et non par l'influence exclusive d'une seule d'entre elles.

Ce n'est pas seulement dans l'intérêt de la religion, c'est aussi dans l'intérêt de l'Italie que Rome doit rester le domaine du pape. Pourrait-on soutenir qu'il est indifférent pour l'Italie de conserver dans son sein cette puissance spirituelle, suprême, qui s'exerce sur des millions d'âmes, et qui de Rome rayonne jusqu'aux extrémités les plus reculées de l'univers? Pourrait-on ne pas comprendre l'intérêt qu'il y a pour un pays à conserver le siége du pouvoir pontifical?

Ce fut le rêve de Napoléon, après avoir été celui de bien d'autres souverains français, d'établir le saint-siége en France. Et les rois de France se croyaient trop heureux d'acheter la présence du pape au prix d'une riche province. Que laisse-t-on au pape en Italie? Des marais infects et quelques ruines glorieuses. De quoi se compose le patrimoine de Saint-Pierre? De quelques lieues carrées d'un territoire malsain et de deux ou trois cent mille habitants au plus. Qu'est-ce que cela pour un pays de plus de vingt millions d'habitants [1]?

[1] Et c'est pour en faire la conquête que l'on veut s'exposer à la guerre avec toutes les puissances catholiques, et compromettre le sort de l'Italie avant que son indépendance soit assurée!

Pourquoi s'acharner à dépouiller le pape du peu qui lui reste ? L'Italie ne devrait pas oublier tout ce qu'elle doit au pouvoir pontifical.

L'Italie a été grande entre les nations à deux époques différentes, par les armes et par la parole : par la force brutale sous les Romains, par la force morale sous les prêtres. L'épée de Romulus lui a donné la gloire des conquêtes matérielles ; la tiare de saint Pierre lui a donné la gloire des conquêtes morales, et je ne sais laquelle de ces deux gloires est la plus grande.

La légion de clercs qui, partant de la Rome catholique, se répandait dans le monde entier, faisait la lumière au milieu des ténèbres de la barbarie, et laissait des hommes libres là où elle avait trouvé des esclaves, remportait des victoires plus utiles et plus civilisatrices que la légion de Quirites qui partait de la Rome païenne pour aller courber sous un joug de fer des nations paisibles, qu'elle attaquait sans droit et qu'elle opprimait par la force.

La force morale a toujours été la plus grande, la plus noble, on peut même dire l'unique force de l'Église, et le pouvoir pontifical ne doit pas attacher trop d'importance à la diminution de forces matérielles qu'il ne peut employer qu'à regret [1].

La réduction du domaine pontifical, en dégageant l'Église de ses intérêts temporels, lui permettra de

[1] Il serait à souhaiter que ce domaine, diminué en Italie, pût s'étendre en Orient et comprendre Jérusalem, pour répandre de là les lumières du christianisme chez des peuples encore barbares.

s'appliquer avec plus d'ardeur à ses intérêts spirituels. Que sera pour l'autorité pontificale la perte de quelques sujets, si elle peut gagner des millions d'âmes, comme on a lieu de l'espérer aujourd'hui, en rattachant à l'Église romaine les branches tombées des Églises grecques[1]?

Je n'insiste pas sur ces considérations, elles doivent montrer qu'il serait contraire aux intérêts de l'Italie, comme à ceux de la religion, de dépouiller le Pape de Rome; ce n'est point sur ces considérations que je m'appuie pour établir qu'il est une autre capitale qui convient mieux à l'Italie : c'est sur des raisons, non point morales, mais positives, économiques, mathématiques, matérielles.

Je crois avoir prouvé qu'il n'est aucun des avantages de Rome pour capitale que Florence ne présente à un plus haut degré; Rome est centrale, Florence l'est plus encore, à la fois voisine des nations du Nord et protégée contre elles par une triple barrière naturelle; Florence est salubre, Rome ne l'est pas; Rome est près de la mer, Florence aussi est près de la mer et des deux mers à la fois, et Florence a des ports, Rome n'en a plus; Florence enfin est la jeune Rome qu'il faut à la jeune Italie.

Si j'indique cette solution[2], c'est qu'une conviction

[1] Voir l'Appel à l'unité chrétienne de l'auteur.

[2] Le gouvernement vient de faire un pas vers cette solution, en désignant Florence pour l'exposition qui doit avoir lieu en Italie en 1861. (*Gazette officielle*, 17 novembre 1860.)

sincère et entièrement désintéressée me la fait croire conforme aux véritables intérêts du pays.

Je crains bien que toutes ces raisons ne viennent échouer contre des illusions anciennes, des préjugés enracinés. On ne peut voir juste dans cette question, tant le prestige du nom de Rome éblouit tous les yeux.

Le choix d'une capitale a de l'importance pour l'Italie qui a besoin de s'unifier, de fondre toutes ses différences dans un tout unique; cependant il ne faut pas attribuer à cette question une importance exagérée. La force vitale de la nationalité italienne gît toute dans le caractère moral des Italiens, dans le sentiment patriotique qui les anime. Ce sentiment fait tous les jours de nouveaux progrès, et l'Italie pourra être grande, je le reconnais, même avec un village pour capitale, si elle est grande par le caractère de ses enfants.

Voir sur l'Italie et sur Rome en particulier, Virgile, Varron, Pline le naturaliste, Cicéron, parmi les anciens; parmi les modernes, Napoléon, Gœthe, Staël, Chateaubriand, de Brosses, Stolberg, Forsith, Von der Hagen, Eustace, William, Heyne, Kephalides, Stendahl, About, Fulchiron, de Tournon, Gaume, Breislak, Bunsen et Gherard, Bonstetten, Ampère.

Typogr. H. Plon, r. Garancière, 8.

AMM. PROV. DI TORINO
N° 15659
BIBLIOTECA
115778

EN VENTE A LA LIBRAIRIE DE DENTU

L'Empereur Napoléon III et l'Italie. Grand in-8°. . . . . 1 fr. »

Le Pape et le Congrès. Grand in-8°. . . . . 1 fr. »

La Hongrie et la crise européenne, par Horn. In-8°. . . . . 1 fr. »

Madame la duchesse de Parme devant l'Europe, par Henry de Riancey. 1 vol. in-12. . . 1 fr. »

Rome et le Pape, par M. Laurentie. In-8°. . . . 1 fr. »

La nouvelle carte d'Europe, par Ed. About. . 1 fr. »

Mille ans de guerre, par Mary Lafon. . . . . 2 fr. »

Le réveil de la question d'Orient, une solution nouvelle, par C. Casati, avocat à la Cour de Paris, docteur en droit, archiviste paléographe. . . . 1 fr. 50

Rome ou Florence, quelle doit être la capitale de l'Italie? par Casati. Brochure in-8°. . . . . » fr. 50

La politique et le droit chrétien, par M. d'Azeglio. . . . . 3 fr. »

Le Pape et les Romagnes, par Ch. de la Varenne. . . . . 1 fr. »

Un héros, par le duc de la Rochefoucauld. . . . . » fr. 50

Un schisme et l'honneur, par le marquis de la Rochejacquelein . . . . . » fr. 50

La révolution italienne et la légitimité. Grand in-8°. . . . . 1 fr. »

Rome et les évêques. Grand in-8°. . . . . 1 fr. »

Un mot aux quarante-cinq brochures. . . » fr. 50

Venise, par le comte du Hamel. . . . . 1 fr. »

PARIS. TYPOGRAPHIE HENRI PLON, RUE GARANCIÈRE, 8.